



Pascal Commère

## Bruits d'enclume

*Neige sur la forge* de Jean-Loup Trassard  
(Gallimard, 2015)

Poursuivant une œuvre inscrite dans son territoire originel, Jean-Loup Trassard, depuis toujours en lien avec la civilisation paysanne, ne manque pas de nous surprendre une fois de plus. Si le récit qu'il publie aujourd'hui prend racines comme presque tous les précédents dans son petit coin de Mayenne, il l'aborde sous un autre angle (ce n'est pas tant du reste le pays qui compte ici que le témoignage rapporté), faisant de ce nouveau livre un livre différent, quoique inscrit dans la continuité d'un travail que Trassard poursuit depuis un demi-siècle et auquel chaque livre ajoute un pan nouveau. Cette façon de tuilage, alliée ici à une notion d'arpentage, montre assez comment une œuvre originale se développe, gagne en ampleur et en diversité, sans rien perdre de son unité profonde. Mais je parlais d'un livre différent, non pas tant par le ton, du reste, que par l'écriture. Ou plus exactement, par la façon de raconter.

À la différence et en marge de certains de ses textes plus ouvertement tournés vers la fiction, plus « littéraires » en cela – mais le mot convient-il –, le récit que voici donne à lire, à entendre, le merveilleux conteur que peut être Jean-Loup Trassard. Cette fois il s'adresse directement à son lecteur, précaution narrative dont il s'amuse, on le sent, lui qui n'ignore pas que la civilisation paysanne – vivace hier encore, majoritaire – a aujourd'hui disparu, entraînant avec elle non seulement les métiers dont elle ne pouvait se passer (métiers en lien avec l'utilisation de la traction animale) mais, plus inquiétant, la connaissance que chacun (ou presque) en avait. Ainsi infuse-t-il à son récit un ton de proximité, une empathie tout-à-fait bienvenue, instaurant, sans plus insister toutefois, une façon de correspondance à distance ; correspondance qui peu à peu disparaît pour resurgir plus loin, tissant à sa manière un fil de parole qui nous relie à l'autre. Comme s'il s'agissait pour lui, après un tout de même long et réel chemin d'écriture, d'éveiller une fois encore l'attention d'un lecteur pas forcément ouvert à ce genre de propos.

Qui, en effet, en dehors d'anciens paysans (plus très nombreux désormais) ou de quelques attardés nourris de ruralité et vibrant au souvenir de l'odeur de la corne brûlée, s'intéresse aujourd'hui à la façon dont on ferrait les chevaux de trait ou à celle dont on fabriquait ces grandes roues de charrettes cerclées de fer ? Eh bien, que Trassard se rassure, et nous du même coup. La réponse n'est pas celle qui vient d'emblée à un esprit pessimiste. Car il y a la chose en soi, et la façon de l'aborder – ici, une rencontre avec un maréchal-ferrant à la retraite – ; le savant tissage des connaissances livresques et des gestes et usages d'une profession dont les origines remontent à la lointaine antiquité, en même temps que la prise en compte des conditions de vie et de travail d'une époque (pas si lointaine, puisque commençant dans les années trente) ; bref, tout un matériau dont on mesure la richesse au fil des pages. Pour ne rien dire du ton (mais qui participe évidemment), auquel l'écriture contribue par un savant mélange de langue parlée et écrite, ce patois de Mayenne qu'on entend inséparable ici du martèlement des sabots.

Récit d'une vie, donc. Ou plus exactement de la vie professionnelle d'un maréchal-ferrant au cours de la période couvrant sensiblement le deuxième tiers du siècle dernier. Sauf qu'attaché aux façons de faire des ethnologues, Jean-Loup Trassard donne ses sources, situe les lieux dont il est question. Villages de Mayenne, le sien et quelques autres autour, microcosme d'où il tire depuis un demi-siècle une œuvre pour le moins originale, donnant à entendre ici les bruits d'une forge – la musique du marteau sur l'enclume – en même temps qu'il nous entraîne à sa suite, cheminant à la façon de sa phrase dans la boue d'hiver derrière les lourds attelages, manière de justice rendue aux chevaux, juments pour la plupart. Nommant les fermes, leur isolement ouaté, tout comme il nomme celui qu'il interroge, mêlant à sa façon – traits d'union avec un hier fondateur mais lointain – des fragments de mythologie grecque, comme pour rappeler que le monde – le nôtre – ne date pas d'aujourd'hui, Héphaïstos, le forgeron de l'Olympe, pour ce qui concerne le sujet. Un sujet traité avec précision, empli d'anciens savoirs et de sensations, comme de détails singuliers (d'ordre comptable ou domestique), avant que tout cela ne soit recouvert par la neige annonciatrice d'un hiver qui vaut disparition.

Et c'est bien en cela que résident l'originalité d'un tel récit et son utilité. Découlant sans beaucoup d'arrangements (croit-on) d'un travail de terrain – mais Trassard, quoi qu'il fasse, reste écrivain – le récit n'en manque pas moins de charme, sans rien perdre toutefois de la véracité des propos pas plus que de la vérité du récit. Sans nostalgie ni regrets, cette vie mêlée à d'autres donne à sentir ce que fut celle des campagnes jusque dans les années soixante / soixante-dix du siècle dernier, années durant lesquelles la civilisation du cheval jouait à plein, la plupart des liaisons étant assurées par ce moyen. Qui n'a pas connu de près le monde des fermes et des chevaux ne peut imaginer la multiplicité des charrois, tout un remuement dont on recueille l'écho ici, et dont la forge (le bâtiment comme l'activité elle-même) était le noyau. Se souvenir que l'évolution des transports terrestres au fil des siècles est due à deux trouvailles, à savoir le collier d'attelage et la ferrure des chevaux. Mais cela nous entraînerait trop loin. Contentons-nous aujourd'hui d'entendre le forgeron Alexandre, comme nous entendions hier, autre réussite, Joseph Heulot dans l'inoubliable *Conversation avec le taupier* (Le temps qu'il fait, 2007).